



HAL
open science

Préface de l'ouvrage " Ce qu'il reste "

Henry Torgue

► **To cite this version:**

Henry Torgue. Préface de l'ouvrage " Ce qu'il reste ". Sansot, Pierre. Ce qu'il reste, Payot; Rivages, pp. 9-20, 2006. hal-01516783

HAL Id: hal-01516783

<https://hal.science/hal-01516783v1>

Submitted on 2 May 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

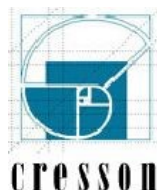
L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Pour citer ce document :

TORGUE, Henry. Préface. In : Sansot, Pierre. Ce qu'il reste. Paris : Payot & Rivages, 2006, pp.9-20.



Henry Torgue est sociologue, politologue, urbaniste,
compositeur et ingénieur CNRS au Laboratoire Cresson UMR
1563 Ambiances architecturales et urbaines, Ecole Nationale
Supérieure d'Architecture de Grenoble / www.cresson.archi.fr

Pierre SANSOT
CE QU'IL RESTE

Manuels Payot, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2006

PRÉFACE

par Henry Torgue
p. 9 à 20

Disparaître en laissant un manuscrit inachevé sur «les restes», voilà bien l'ultime malice de Pierre Sansot. Élégance ultime aussi, comme ces invités de marque qui signent discrètement leur départ de l'oubli d'un accessoire, d'une fragrance ou d'un bon mot. Quitter la scène de l'écriture, non pas dans l'ajournement permanent d'un projet mirifique ni au lendemain d'un succès asséchant mais au moment où le manuscrit en cours, objet de toutes les attentions, esquisse son profil définitif et se donne déjà un air d'autonomie.

Pierre Sansot savait que l'essentiel de ce livre était écrit. Sans doute l'aurait-il enrichi, en aurait-il équilibré les différents chapitres. Mais la trame était là, tracée de sa main, qui a été notre unique et précieux guide pour établir définitivement ce texte. Contrairement à ses précédents ouvrages, il avait dressé une liste de thèmes qu'il entendait traiter, donnant un titre à chacun et, parfois, un résumé que nous avons conservé en tête de chapitre. Sans ce sommaire, comment oser se faufiler dans une œuvre aussi personnelle, comment ne pas trahir, ne rien omettre et ne rien ajouter ?

La question centrale de ce livre traverse toute l'œuvre de Pierre Sansot : « Je reviens à ma préoccupation principale. Comment mordre sur le reste c'est-à-dire sur les frontières de tout ce qui n'est pas moi et me serre de si près ? »¹ Déjà en 1978, il la formulait ainsi : « Pourquoi faut-il qu'un "trop" nous encombre au lieu de nous combler ? Pourquoi ne pas se réjouir qu'il y ait enfin un excès, un résidu et non la misère d'un manque ? »² Lui si gourmand de la vie, amoureux de chaque instant, amer ou tendre, nous donne avec ce dernier ouvrage des réponses burinées, façonnées par son parcours d'homme et de penseur – texte d'autant plus précieux qu'il a été conçu sans savoir qu'il aurait rang de testament.

*
* * *

Que nous reste-t-il de Pierre Sansot ?

¹ p. 126.

² Pierre Sansot, «Vers une petite métaphysique du reste», *Traverses*, no 11, *Le Reste*, Centre Georges Pompidou, 1978, p. 3.

Pour citer ce document :

TORGUE, Henry. Préface. In : Sansot, Pierre. Ce qu'il reste. Paris : Payot & Rivages, 2006, pp.9-20.

Tous ceux qui l'ont côtoyé gardent au cœur récits et anecdotes colorés. Ceux qui l'ont lu partagent une complicité littéraire profonde avec l'auteur qui se communique entre lecteurs. Si le sourire est l'un des signes anthropomorphiques de l'espèce humaine, Pierre Sansot l'a greffé à son écriture non comme une attitude béate mais comme compassion, bienveillance. Signe de légèreté, de politesse, le sourire incarne l'élégance du style et la finesse d'une pensée qui n'affiche jamais lourdement son érudition. Sa longue expérience de professeur avait enraciné sa conviction que l'esprit de sérieux n'était pas une garantie d'efficacité pédagogique. De cette attitude amusée, réflexive et imagée, il va faire une méthode.

Impossible d'oublier le conteur, l'improvisateur époustouflant dont la radio a heureusement préservé quelques moments d'exception. Dans ses grands jours, l'éloquence de Pierre Sansot marquait à jamais son auditoire. Devant un amphithéâtre universitaire, face au public d'une conférence ou autour d'un verre entre amis, il n'y avait pas de rupture de ton. L'orateur ne négligeait aucune assistance, ne ménageant jamais sa peine, dosant subtilement ce mélange de références philosophiques, d'illustrations vécues et d'auto-ironie pour asseoir son propos. Seule concession au contexte, la part plus ou moins envahissante laissée aux digressions de tous ordres qui finissaient par s'emboîter – parfois miraculeusement – lorsque sonnait l'heure de la conclusion.

Profondément méridional dans son expression orale, Sansot distancie son écriture, lui tient la bride. Si celle-ci conserve toute la chaleur humaine du personnage, elle accepte et maîtrise les règles du jeu à la fois conceptuelles et stylistiques. Son écriture mêle sensorialité et analyse. Cette manière de ne pas s'enfermer dans le jeu de la littérature pure l'apparente aux écrivains-voyageurs capables d'associer événements autobiographiques et récits des mondes parcourus sans que les uns ne prennent les autres en otages. Panaït Istrati, Nicolas Bouvier ou Bruce Chatwin développent, comme Pierre Sansot, une écriture qui se méfie du pittoresque complaisant, de la description pour elle-même, de la séduction de l'image émotionnelle. Pour eux, évocation et compréhension vont de pair. Le récit progresse sur un chemin de pensée qui donne des clés, qui recourt librement à l'appareil théorique quitte à suspendre pour un temps le fil poétique.

Une telle écriture est adressée, ouverte au dialogue. Rien de moins nombriliste que cette posture qui place pourtant l'auteur au centre du récit. Lorsque Pierre Sansot écrit à la première personne, son « je » a deux valeurs: l'une autobiographique, l'autre universelle. Même s'il précise « on ne confondra pas le je avec l'auteur de cet ouvrage »³, il joue de cette ambiguïté, passant sans cesse de l'une à l'autre pour mieux nous rendre complices de ses confidences. Sa parole veut toucher au cœur sans flatter son lecteur ni rechercher son approbation systématique. Souvent, il imagine une invective ou une contradiction à son développement. Il l'examine alors, comme un éclat de dialogue fait rebondir la pensée. Son lecteur n'est jamais loin, frère ou sœur unis par les mots de l'intimité et le partage d'une mémoire commune. Il lui donne un rôle, imagine ses réactions, lui confie des reparties. Cette attitude de profond respect pour autrui et d'attention à la dignité de chacun (personnages, figurants et lecteurs) caractérise son œuvre tout entière.

Son écriture pleine, agençant plusieurs registres, a rendu Pierre Sansot difficile à classer : écrivain certes mais aussi sociologue, anthropologue certes mais aussi poète, ethnographe certes mais aussi philosophe.

³ p. 167.

Pour citer ce document :

TORGUE, Henry. Préface. *In* : Sansot, Pierre. Ce qu'il reste. Paris : Payot & Rivages, 2006, pp.9-20.

Avant d'être mon directeur de recherche, Pierre Sansot a été mon professeur à la fin des années 1960. Il nous guidait dans les grands textes de la philosophie, nous expliquant comment le Dieu de Descartes devient un homme chez Sartre ou encore comment l'intuition sensible doit nourrir le concept. Ses sujets de dissertations sortaient des sentiers battus : « Décrire les traits originaux de l'imaginaire urbain » ou encore : « Qu'est-ce que posséder une ville ? » Ces années-là, Pierre Sansot préparait sa thèse qui allait devenir *Poétique de la ville* et, en dehors des cours, il réunissait chez lui quelques-uns de ses étudiants pour débattre librement des expériences urbaines des uns et des autres. Nous avions dix-huit ans, certains un peu plus et il avait la générosité de se montrer gourmand de nos récits, abolissant toute hiérarchie de paroles. Tout un après-midi fut consacré à la fourberie du tramway, ce véhicule qui, sans crier gare et d'une secousse, précipite les voyageurs les uns sur les autres ou encore surprend les piétons qui ne l'entendent pas arriver.

Inspirée par la chronique du quotidien, sa sociologie n'est ni synthétique, ni catégorielle. Nulle typologie fermée dans son œuvre mais un florilège de situations, de personnages, de sensations qui cernent mieux encore époque et décors. Plutôt qu'une sociologie rédigée, il développe une écriture sociologique, loin de tout système rigide.

Ses « gens de peu » deviennent une expression courante, il réhabilite la lenteur, la conversation, l'appréciation du ténu, du « presque rien » selon le mot de son maître Jankélévitch. Il met l'accent sur une qualité de vivre accessible à tous parce qu'elle est avant tout sensualité du présent : être disponible à tous les bonheurs, saisir les brèches que la vie entrouvre, ne pas attendre l'idéal toujours reporté, croquer l'image au vol. Il sait bien que le fossé est large entre le conseil et le vécu, que cette perspective philosophique, si séduisante à l'écrit, se révèle ambitieuse en pratique. Si le jugement de Pierre Sansot peut paraître parfois candide, l'auteur n'est jamais dupe. Son innocence rusée n'est qu'une manière d'exprimer la hauteur morale d'une telle ligne de vie.

Son domaine d'excellence restera sans doute sa dérive patiente et inspirée à travers les espaces et les sensibilités contemporaines. Pierre Sansot nous a rendu la ville, celle qu'un certain urbanisme avait tenté de confisquer, celle qu'une pensée urbanistique réduisait à ses fonctionnalités. Qui aurait cru, il y a trente ans, que ses évocations nostalgiques marqueraient autant le discours des opérationnels de la ville eux-mêmes ? Qui aurait accordé à cette phénoménologie au singulier autant de pouvoir et de dynamique ? Certes, en incarnant l'introduction du sensible dans la pensée urbaine, Pierre Sansot a souvent été une caution pratique, aussi vite reléguée que mentionnée, dans un rôle proche de celui dévolu à Gaston Bachelard sur d'autres problématiques. Citer Sansot pour mieux techniciser, un comble ! Mais au-delà de la caricature, son influence est profonde tant il montre une voie de conciliation entre les points de vue souvent irréductibles qui se partagent l'urbain. Pierre Sansot place la forme au cœur de son approche et ne néglige aucune de ses émergences : sensible d'abord, imaginaire bien sûr, sociale plus souvent qu'on ne croit, mais aussi matérielle, construite, gérée, économique ou politique. Malgré ses rigidités mais aussi grâce à sa pluridisciplinarité, le champ urbain a bien senti qu'il y avait là, à travers l'expression personnelle d'un écrivain, une ouverture et un dépassement bénéfiques à tous ses professionnels.

Pour citer ce document :

TORGUE, Henry. Préface. In : Sansot, Pierre. Ce qu'il reste. Paris : Payot & Rivages, 2006, pp.9-20.

* *

Dactylographiés à l'ancienne et recueillis minutieusement par Françoise Thévoux-Chabuel, les feuillets originaux de cet ouvrage, bien qu'annotés à la main par Pierre Sansot, comportaient peu de numérotation et rarement la référence au chapitre destinataire. Certaines pages restaient isolées, voire interrompues. Nous avons réparti tous ces textes – dont la longueur varie de une à huit pages – selon le sommaire original en respectant le mieux possible la thématique développée. Chaque texte a été conservé intégralement. Lorsque des textes différents se suivent dans un même chapitre, une indication de séparation le précise.

À plusieurs reprises, coexistaient deux versions du même passage sans que l'une ne s'impose ni par une chronologie évidente, ni par une nette progression dans l'expression ; comme si Pierre Sansot avait écrit sur le même sujet à des moments différents sans se référer à ses notes précédentes. Les deux versions suivant généralement le même déroulement de pensée, nous avons conservé un texte de base en lui intercalant les apports spécifiques (anecdotes ou formulations originales) de l'autre rédaction.

Cet essai demeure toutefois inachevé. Non seulement parce que Pierre Sansot n'y aura pas mis la dernière main mais aussi parce que, s'ils sont tous commencés, les chapitres sont irrégulièrement traités. Ainsi, le chapitre « Ordures, déchets, excréments » est certainement incomplet. En témoigne la présence parmi ses derniers livres de chevet de l'ouvrage de Jean Clair *De Immundo*⁴, parsemé de petits signets issus d'une notice de médicament déchirée ! Celui de la page 41 dépassait plus que les autres : « Que sait-on exactement des excréments du corps, de ce qu'on laisse après soi sans trop se soucier ? /.../ Comment penser la merde ? » Pierre Sansot savait que traiter des restes impliquait certaines figures imposées mais il avait relégué en fin d'écriture les thèmes qui l'inspiraient sans doute moins et qui resteront seulement ébauchés.

Les deux derniers textes de cet ouvrage, « La trahison » et « Dehors », n'appartiennent manifestement pas à l'essai « Les restes ». Leur acuité et l'engagement dont ils témoignent ont conduit à les faire figurer dans ce volume pour qu'ils ne demeurent pas orphelins.

*
* *

Le destin m'a confié la responsabilité de l'organisation de ce manuscrit. D'autres collaborateurs et amis de Pierre Sansot ont participé au plus près à sa vie et à son œuvre littéraire, en particulier Henri Leroux qui tint le rôle de miroir intellectuel pour l'écrivain-philosophe, défrichant et débattant ses idées avant leur envol en écriture, Yves Chalas, le plus proche, ami-confident de toujours, fidèle à l'homme et au penseur, dont l'œuvre originale et puissante rend hommage à l'arpenteur-sociologue de la ville, Françoise Terenzio, attentive accompagnatrice du directeur de recherche, capable de donner corps aux projets et aux rêves, soutien sans faille au fil des jours et l'une des rares lectrices ayant assez d'intuition pour déchiffrer ses énigmatiques manuscrits, sans oublier tous les disciples forgés par l'enseignant, prolongeant dans leurs domaines respectifs les images du poète...
Ce livre est aussi leur.

⁴ Jean Clair, *De Immundo. Apophatisme et apocatastase dans l'art d'aujourd'hui*, Paris, Galilée, 2004.

Pour citer ce document :

TORGUE, Henry. Préface. In : Sansot, Pierre. Ce qu'il reste. Paris : Payot & Rivages, 2006, pp.9-20.

Ultime geste de reconnaissance et d'affection, nous laisserons à Pierre Sansot les derniers mots de cette préface. Françoise Terenzio a retrouvé une lettre écrite pendant l'été 1986 dont quelques extraits illustreront combien sa correspondance administrative ne se cantonnait pas à un rôle fonctionnel. Parce qu'il ne résistait à aucune page blanche, ses lettres alternaient directives, notes de travail, bribes de récit, remarques personnelles et traits d'humour.

Pierre Sansot commente tout d'abord ses vacances :

« [...] *les choses se compliquent car mon épaule droite est quasi bloquée – une capsulite rétractile – qui me condamne à je ne sais combien de massages et qui m'exclut des courts de tennis. Rétractile, comme c'est laid!...* »

Puis il aborde le champ de la recherche et notamment ses « *entreprises épistolaires qui ne relèveraient pas toujours de ce que le C.N.R.S. attend de ses chercheurs. Mais peut-être la recherche est-elle là aussi où le C.N.R.S. ne l'attend pas, du côté d'un joueur de rugby, d'un académicien, d'une femme quelconque (enfin pas tout à fait quelconque)* ».

Il revient sur ses derniers travaux, entre excuse et autoportrait :

« *Il y avait quelque chose de plus "fondamental" : décrypter des textes difficiles que j'entendais mal, essayer ensemble des stratégies (manière de nous amuser, car nous ne sommes pas des Machiavel), me permettre d'achever et de donner une crédibilité à mes manuscrits. Tout en oubliant que dehors il pleut plus souvent qu'il ne fait soleil, tout en oubliant les années qui passaient l'une après l'autre et qui maintenant s'abattent, d'un coup, brutalement sur mon dos ou plutôt sur mon épaule droite.*

Je ne suis pas toujours facile à vivre: pas trop directif, pas trop de volonté de pouvoir – mais une certaine inégalité dans mon humeur et comme je voulais en finir au plus vite avec ce que j'avais à écrire, je m'enfermais (un peu) en moi-même. »

Pour conclure en post-scriptum :

« *Ceci est une vraie lettre de Pierre Sansot. La preuve, c'est qu'elle est écrite dans les marges.* »